

DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

Christian Plantin  
*Université Lyon 2*

## RÉSUMÉ

La lecture de *Mein Kampf* (*MK*) demande qu'on affronte un personnage, Adolf Hitler (H.), qui nous est à la fois « infiniment étranger et d'une angoissante proximité » (Zehnpfennig, [2000] 2006 : 28. Je traduis). Le présent article discute et conteste l'hypothèse selon laquelle il n'y aurait pas trace d'argumentation dans *MK* – pourtant, il est bien un *acte* de propagande nazie et un *traité* de propagande nazie, où H. explicite les principes de son action oratoire. Toutefois, avant de décider si cette propagande totalitaire fait ou non appel à l'argumentation, il faut préciser de quelle forme d'argumentation on parle. Nous entendons ici par argumentation une activité biface, énonciative et interactionnelle, fondée sur l'emploi de techniques discursives étudiées sur divers plans par Jean-Blaise Grize, Oswald Ducrot, Frans van Eemeren, Anthony Blair, Douglas Walton, et, en premier lieu, par Chaïm Perelman. C'est cette argumentation que le « postulat démocratique » lie, de diverses manières, à la démocratie. Seront ensuite examinés certains passages argumentatifs de *MK*. Les techniques argumentatives qu'on y relève sont parfaitement *banales* ; elles relèvent en réalité d'un exercice dans « l'art d'avoir toujours raison » (voir Schopenhauer, [1864] 1969).





## PROPAGANDE, ARGUMENTATION

La relégitimation de l'argumentation rhétorique dans les années d'après-guerre est liée à la quête d'un langage politique conforme aux idéaux démocratiques et opposé aux langages de la propagande totalitaire. Notre interrogation dans la présente contribution porte sur les liens entre propagande et argumentation. Nous nous limiterons à la propagande du totalitarisme nazi, contre lequel a lutté Chaïm Perelman ; ses thèmes et ses méthodes ont été exposés dans *Mein Kampf* (*MK*) d'Adolf Hitler (H.). Le *Traité de l'argumentation* ne cite pas *MK* ; H. y est cité, au chapitre de la dissociation, à propos du sens de l'expression « l'Allemagne éternelle » (Perelman et Olbrechts-Tyteca, [1958] 1988 : 587). Nous n'aborderons pas ici la question, qui divise les historiens et les politiques, à savoir s'il faut ou non réunir sous le terme *totalitarisme* les régimes fascistes, le régime nazi, les régimes communistes et d'autres encore, du point de vue de leur nature ou de leurs méthodes de propagande.

Le mot *propagande* est une adaptation au français du terme latin *propaganda* : « qui doit être propagé » ; le terme latin apparaît en 1622 dans la dénomination « *Congregatio de propaganda fide* » désignant l'organe institué par le pape Grégoire XIII. Cette dénomination a été abandonnée en 1982 par Jean-Paul II pour devenir « Congrégation pour l'évangélisation des peuples », notamment en raison de la connotation négative que comporte le terme même de *propagande*. Ce terme est en effet devenu un répulsif ; dire « C'est de la propagande », c'est disqualifier l'activité dont on parle. De fait, « propagande totalitaire » est presque un pléonasme.

Le mot français *propagande* a pénétré le langage politique pendant la Révolution française, puis, selon l'article « Propagande » du *Dictionnaire historique de la langue française*, « s'est enrichi d'emplois nouveaux avec le développement des manipulations d'opinion par les régimes totalitaires et avec les techniques de communication de masse » (Rey, [1992] 1998 : 2972).



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

D'après le *Dictionnaire électronique des synonymes*, les premiers synonymes du terme sont, dans l'ordre : *publicité, battage, campagne, boniment, bourrage, réclame, désinformation, endoctrinement, persuasion* et *propagation*<sup>1</sup>. Qu'il s'agisse de publicité ou de politique, les usages actuels de *propagande* ont une forte orientation négative, comme le montrent les synonymes *boniment, bourrage, désinformation* et *endoctrinement*, ainsi que l'association avec « les manipulations d'opinion par les régimes totalitaires ». On remarque néanmoins que *persuasion* figure comme neuvième synonyme de *propagande*, ce qui crée un contact avec l'argumentation, elle-même couramment associée à la persuasion ; les définitions lexicales de *propagande* et *argumentation* ont au moins cet élément en commun : *l'intention persuasive*.

La théorie de l'argumentation étudiée, selon Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, « les techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment » ([1958] 1988 : 5). Quant à Jean-Marie Domenach, il définit la propagande politique comme une activité qui vise à « créer, transformer ou confirmer des opinions » ([1950] 1979 : 8). Il y a indubitablement plus que des échos entre la définition de la propagande selon Domenach et celle de l'argumentation selon Perelman : l'argumentation politique n'est-elle que le nom honorable qu'on donne à sa propre propagande politique ? Propagande et argumentation s'excluent-elles ? Peut-on parler d'argumentation totalitaire comme on parle de propagande totalitaire, et d'argumentation démocratique comme de propagande démocratique<sup>2</sup> ? Nous aborderons ces questions dans la perspective générale suivante : la propagande politique est définie comme de l'argumentation appliquée au

1. Centre de recherche Inter-langues sur la signification en contexte (CRISCO), 2013 : [<http://www.crisco.unicaen.fr/des/synonymes/propagande/>], (17 mai 2013).

2. Sur ces questions, voir Danblon (2005 : chapitre 3).





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

domaine politique, la différence cruciale entre la propagande en tant que discours politique démocratique et la propagande en tant que discours politique totalitaire étant reportée sur la différence des cadres institutionnels et légaux dans lesquels se développent ces discours, qui garantissent ou non l'indépendance de l'information, la libre expression des opinions contradictoires et la sécurité de l'opposition.

Alors que le terme *propagande* est devenu répulsif, le terme *argumentation* a une orientation positive, le rapprochement des deux activités se faisant au détriment des connotations positives attachées au mot *argumentation*. En conséquence, si l'on fait reposer sur l'argumentation la rationalité des conduites, dire que l'argumentation peut servir une forme de propagande politique, c'est soit élever la propagande, soit abaisser l'argumentation. La technique de dissociation observée, étudiée – et pratiquée – par Perelman et Olbrechts-Tyteca permet d'échapper à ce risque. C'est une stratégie de ce type qu'utilise le militant antinazi Sergueï Tchakhotine dans *Le viol des foules par la propagande politique* (1939). Cet ouvrage, très justement critiqué pour son réductionnisme pavlovien, propose néanmoins une dissociation utile entre senso-propagande et ratio-propagande. La première agit « par suggestion » en déclenchant « tantôt la peur, tantôt son complément positif, l'enthousiasme, le délire, tantôt extatique, tantôt furieux »; la seconde agit « par persuasion, par raisonnement » (1939 : 152) – on remarque que les émotions créées par la senso-propagande forment une paire antagoniste (voir Plantin (2011 : chapitre 2). La ratio-propagande correspondrait à une forme de persuasion rationnelle du genre de celle que vise l'argumentation, alors que la senso-propagande correspondrait à la propagande tout court. D'une façon générale, l'argumentation politique démocratique, respectueuse de l'autonomie des personnes, est ainsi dissociée de la propagande politique, à tendance totalitaire et manipulatrice.



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

## H. ET SON COMBAT

Si l'argumentation s'est construite et se définit contre la propagande, il est nécessaire d'expliciter ce contraste. Cela pourrait se faire selon plusieurs dimensions, par exemple l'explicitation du but de l'interaction ou de l'acte de communication. À l'argumentation est associée une persuasion ouverte, alors que la manipulation organise la persuasion « couverte », cachée (notons que *The Hidden Persuaders* de Vance Packard paraît en 1957, un an avant le *Traité*). Mais la propagande peut parfaitement être ouverte, comme dans *MK*, simultanément *traité* de la propagande nazie et *acte* de propagande nazie. Il est donc particulièrement important de voir ce qu'est l'argumentation dans *MK* et d'abord, évidemment, s'il y en a. Notre discussion prend son point de départ dans l'hypothèse selon laquelle il n'y aurait pas trace d'argumentation dans ce livre.

Pour affirmer que *MK* contient ou ne contient pas de l'argumentation, il faut d'abord préciser de quelle forme d'argumentation on parle. Il faut aussi se résoudre à relire ou, en ce qui me concerne, je l'avoue, à ouvrir et à lire *MK*, ce qui constitue déjà une épreuve. On a beau protester de ses objectifs scientifiques, cette lecture reste insupportablement angoissante ; un tel sentiment ne peut être combattu que par la connaissance. Ensuite, l'analyse du discours en général suppose une connaissance précise de son contexte de production ; l'analyse de *MK* demande des connaissances historiques et philologiques que je ne possède certainement pas, et qui ne seront peut-être disponibles qu'avec l'édition scientifique annoncée pour 2016. En attendant, que faire, comment faire avec *MK*? Il y a d'abord la nécessité de dire quelque chose qui dépasse la prise de position, voire la pose, bien intentionnée. Cette difficulté a été bien exprimée par Kenneth Burke :

*Hitler's Battle is exasperating, even nauseating; yet the fact remains: if the reviewer but knocks off a few adverse attitudinizing and calls it a day, with a guarantee in advance*





RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

*that his article will have a favorable reception among the decent members of our population, he is contributing more to our gratification than to our enlightenment* ([1939] 1974 : 191).

Christian Zentner a publié un choix commenté d'extraits de *MK*, en pesant les risques qu'il y a à contribuer ainsi à la diffusion d'une vision du monde imbécile et criminelle et en montrant la nécessité de dépasser les savoirs acquis au moyen de la seule littérature secondaire : « [S]eul un contact direct peut mettre le locuteur en position de se faire son propre jugement sur *Mein Kampf*, sans quoi on ne peut rien comprendre ni sur H. ni sur le III<sup>e</sup> Reich » ([1974] 2011 : 8. Je traduis). Dans l'ouvrage où elle propose une interprétation de *MK*, Barbara Zehnpfennig ([2000] 2006 : 28-38) a discuté quelques-unes des objections, voire des soupçons auxquels s'expose celui qui tente de lire ce livre, et présente d'une façon qui me semble exemplaire en quoi consiste une entreprise d'interprétation d'un tel texte. Il faut d'abord affronter un personnage qui nous est à la fois « infiniment étranger et d'une angoissante proximité » ([2000] 2006 : 28. Je traduis) ; ensuite, il faut matériellement lire un texte qui est considéré comme « un chaos intellectuel, pratiquement incompréhensible et en plus illisible » ([2000] 2006 : 31. Je traduis<sup>3</sup>) ou « à peine lisible » (Zentner, [1974] 2011 : 7. Je traduis). Ces évaluations sont cohérentes avec celles qui font de H. un psychopathe.

ARGUMENTATION ET ARGUMENTATION

Avant de décider si la propagande totalitaire fait appel ou non à l'argumentation, il faut préciser de quelle forme d'argumentation on parle. Si l'on définit l'argumentation sur un plan strictement linguistique, à la Jean-Claude Anscombe et Oswald Ducrot (1983 : 8), comme l'opération d'orientation qui fait qu'un énoncé sélectionne sa suite langagière, alors *MK* contient de

---

3. Zehnpfennig cite ici Waldenfels (1995).



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

l'argumentation dans la mesure où son écriture respecte la grammaire de texte de l'allemand ; par exemple l'usage des particules comme *sondern* (mais), *weil* (parce que), *daher* (donc) y est conforme à l'usage standard. Dire que le texte ne contient pas d'argumentation, c'est soutenir qu'il est incohérent grammaticalement, c'est-à-dire, comme il a été noté plus haut, qu'il n'est qu'un « chaos intellectuel » incompréhensible. Mais ce n'est pas systématiquement le cas, et il reste à expliquer par quels mécanismes un tel chaos a pu avoir un tel retentissement et de telles conséquences. Ruth Amossy (2012) a commenté les observations de Victor Klemperer ([1947] 2002) sur la redéfinition du sens des mots dans le langage nazi dans le cadre de la théorie des *topoi* d'Anscombe et Ducrot, et Roselyne Koren (2012) a examiné comment étaient produits, par assimilation et amalgame, de nouveaux faisceaux topiques. On prendra pour exemple la docte stupidité de Maurice Barrès, parfaitement digne du grand registre nazi : « Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race » (1902 : 161) ; cette déduction apodictique est fondée sur un mixte du type définition-catégorisation, une opération argumentative banale qui fonctionne dans une multitude de contextes. On a dit que la langue était fasciste parce qu'elle nous obligeait à dire ceci plutôt que cela, par exemple à déclarer un statut genré par le biais de l'aveu obligatoire d'un masculin ou d'un féminin. Avec tout le respect dû à Friedrich Hölderlin, pour qui c'est la poésie qui est « la plus innocente des occupations », on pourrait aussi dire que la langue est la chose la plus innocente, en prenant l'adjectif à la fois au sens de « non coupable » et au sens de « niaise » : une girouette qui tourne à tout vent. Si l'on prend la définition de l'argumentation à la Grize, comme mode de construction d'objet de discours et comme éclairage de la réalité, le problème est le même : H. était en effet un virtuose de l'éclairage de la réalité. On en trouve un exemple lors de son procès pour sa tentative de putsch à Munich en novembre 1923. Devant ses juges et devant l'opinion, et avec leur complicité, il parvient à « [transformer] cette farce grotesque



en une victoire pour l'extrême droite» (Kershaw, [1991] 1995 : 73), en «[passant] du rôle d'accusé à celui d'accusateur» (Fest 1973 : 229) par une manœuvre argumentative bien connue, l'antiparastase<sup>4</sup>. D'une façon générale, il est évident que plus on généralise les définitions de l'argumentation, plus il est difficile de soutenir qu'H. n'argumente pas.

Si l'on prend la définition de l'argumentation selon Perelman et Olbrechts-Tyteca rappelée plus haut, il paraît clair que H. avançait des thèses : «[S]a vision du monde s'articulait autour de trois grands axes : une conception de l'histoire comme lutte entre les races, un antisémitisme sans concession et la conviction que l'avenir de l'Allemagne dépendait de la conquête d'un "espace vital" (*Lebensraum*) aux dépens de la Russie» ((Kershaw, [1991] 1995 : 50-51), et que ces thèses entraient dans des discours où elles étaient défendues, entre autres moyens, par des «techniques discursives» (Perelman et Olbrechts-Tyteca, [1958] 1988 : 5). Cette vision de l'argumentation est compatible avec celle de Toulmin (1958), pour qui l'argumentation est un processus inférentiel qui dérive une thèse, une position, d'une donnée, d'une proposition admise ; un texte est pleinement argumentatif, dans la mesure où il est possible d'y reconnaître les six composantes structurelles de l'argumentation. On trouvera plus loin<sup>5</sup> un cas où H. propose une argumentation prenant en compte des objections, c'est-à-dire, dans les termes de Toulmin, une argumentation incluant un *modal* lié à un *rebuttal*. *MK* exploite des mécanismes argumentatifs bien connus et répertoriés dans leurs grandes lignes.

Le recours à l'argumentation dans le domaine social et politique s'articule à diverses formes d'usages légalement contrôlés de l'autorité, du pouvoir et de la force. L'action de la propagande nazie fait appel à l'enthousiasme halluciné et meurtrier

4. Voir l'article «Orientation» dans Plantin (à paraître).

5. Voir «Le traitement des objections internes : la question syndicale».



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

des uns pour intimider et terroriser les autres. En second lieu, la notion perelmanienne d'auditoire universel prend tout son sens lorsqu'on l'applique au discours politique ; elle permet d'évaluer l'argumentation à l'aune de l'impératif catégorique kantien : « Agis toujours d'après une maxime telle que tu puisses vouloir qu'elle soit une loi universelle » (Kant, 1848 : 58) ; et « Agis de telle sorte que tu traites toujours l'humanité soit dans ta personne soit dans la personne d'autrui comme une fin et que tu ne t'en serves jamais comme un moyen » (1848 : 71). Il n'est pas question de viser un quelconque auditoire universel dans un monde se caractérisant par la guerre du peuple des seigneurs contre les sous-hommes qui doivent être exterminés. Si l'on veut dire qu'il n'y a pas d'argumentation dans *MK* parce que ce double encadrement légal et moral en est totalement absent, on sera parfaitement d'accord ; pour s'en rendre compte, il n'est pas nécessaire de relire *MK*, il suffit de connaître les méthodes et les prétentions nazies. Mais les « techniques discursives », elles, peuvent parfaitement être appliquées sans ce double cadrage évaluatif : la question est de savoir ce qu'elles deviennent dans de telles conditions.

Les définitions du type dialectique s'intéressent au dialogue argumentatif, défini comme un type de dialogue soumettant une thèse à un débat critique contradictoire codifié. L'étude de l'interaction argumentative porte sur des échanges attestés où se manifeste une divergence discursive (stase), soit qu'une affirmation d'un partenaire est rejetée par l'autre, soit que les partenaires s'opposent des affirmations contradictoires. Elles exploitent le fait que, dans le dialogue, les opérations argumentatives sont externalisées (voir Eemeren et Grootendorst, 1992 : 10). Elles jettent un éclairage particulièrement fertile sur des processus comme l'émergence et la consolidation progressive des arguments par ajustements constants à l'environnement discursif. Elles permettent de développer une théorie immanente des processus d'évaluation des arguments *in situ*. Du point de vue méthodologique, les approches dialogales de l'argumentation





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

établissent un pont entre les études d'argumentation, les études des différentes modalités d'interaction – dont le débat – et l'étude de discours sur corpus.

Nous distinguerons, d'une part, l'argumentation comme *organisation structurelle d'un discours monologal*, avec son éventuelle dimension dialogique de mise en scène des discours de ses contradicteurs et, d'autre part, la *situation argumentative*, correspondant au contexte de production de cette argumentation, monologal (monologique ou dialogique) ou dialogal, respectueuse ou non des principes universalistes légaux ou moraux. « Argumentatif/ve » peut se dire d'une particule, d'un texte, d'un échange, mais une *particule argumentative* n'est pas une argumentation, c'est un articulateur qui permet d'identifier tel ou tel élément structurel d'une argumentation ; une *intervention* ou un *discours argumentatif* contiennent au moins une argumentation, *pro* ou *contra* ; dans une *interaction argumentative*, des interventions argumentatives s'articulent les unes aux autres. L'argumentation est une activité biface, énonciative et interactionnelle. Elle est fondée sur l'emploi de techniques discursives, qui sont étudiées sur divers plans par Grize, Ducrot, Toulmin, la logique informelle et la pragmadialectique et, en premier lieu, par Perelman. L'examen de l'usage ordinaire du mot *argument* soutient cette conception, et apporte en outre quelques éclaircissements. Selon l'article « Argument » de Littré, il s'agit d'un « raisonnement par lequel on tire une conséquence d'une ou de deux propositions » (1873 : t. 1, 492, 2<sup>e</sup> col.) ; la même source donne, à l'article « Argumenter » : « 1. Faire des arguments. [...] 2. *Argumenter d'une chose*, en tirer des conséquences » (3<sup>e</sup> col.). Selon le *Dictionnaire électronique des synonymes*, les premiers synonymes de *argumenter* sont, dans l'ordre : *discuter*, *ergoter*, *chicaner*, *contester*, *arguer*, *affirmer*, *déduire*, *inférer*, *raisonner* et *ratiociner*<sup>6</sup>. *Argumenter*, c'est

6. CRISCO, 2013 : [<http://www.crisco.unicaen.fr/des/synonymes/argumenter>], (17 mai 2013).



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

donc *raisonner*, *tirer des conséquences*. *Raisonner* est une activité à orientation positive (comparons seulement « Essayons de raisonner » à « Essayons de nous chicaner »...); désigner un discours comme un *raisonnement*, c'est reconnaître qu'il est produit par le locuteur avec une prétention à la validité, à l'universalité, prétention qu'on retrouve dans *discuter*, *déduire*, *inférer* et *raisonner*. En vertu du principe de préférence pour l'accord, un raisonnement se présente comme demandant l'assentiment de l'interlocuteur. C'est pourquoi l'énoncé « C'est pas un raisonnement ! » peut être équivalent à « Ce n'est pas un raisonnement valide ».

Mais dire que le locuteur *présente son discours comme valide* n'est pas dire qu'il *est valide*; la prétention dont il est porteur n'est pas forcément ratifiée par l'ensemble de ses destinataires. La langue marque cela dans le fait que le verbe *argumenter* a pour synonymes *ergoter*, *chicaner*, *ratiociner*, synonymes par ailleurs plus proches de *argumenter* que *déduire*, *inférer* ou *raisonner*. On peut raisonner-argumenter *juste*, ou *à tort et à travers*; il y a de *bons* et de *mauvais* raisonnements-argumentations, des raisonnements-argumentations *absurdes* ou *délirants*. En conséquence, dire qu'une argumentation ou qu'un raisonnement sont, par nature, valides, serait réduire l'activité d'argumenter à un pur solipsisme, en faisant l'impasse sur l'instance critique inhérente à l'activité d'argumenter. Le fait que le dictateur élimine physiquement l'opposition ne rend pas son discours valide, pas plus que le fait de ne pas manger une pomme ne prouve qu'elle n'est pas comestible.

Bref, une argumentation est une *déduction*, une *inférence*, un *raisonnement* non évalués; un *raisonnement* n'est pas plus un *raisonnement valide* qu'une *inférence* n'est une *démonstration*. Autrement dit, affirmer qu'un discours est une argumentation, ce n'est pas le valider et le prendre soi-même en charge, c'est simplement admettre qu'il est produit avec une prétention à la validité. Il est certain que, dans le cas de l'argumentation nazie, la reconnaissance de cette simple prétention peut paraître





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

déjà abusive, mais ne pas le faire serait jeter un tabou sur l'analyse. Pire, ce serait revendiquer pour un texte criminel un statut que certains voudraient imposer à leurs propres textes sacrés, selon le principe voulant que *seul peut en parler celui qui y croit, seul en parle celui qui y croit* – autrement dit, seuls les nazis auraient le droit de parler de *MK*, et ce livre « magique » aurait ainsi le pouvoir de faire de tout lecteur qui ose l'ouvrir un nazi : on ne pourrait pas le lire sans le croire. Ces conclusions absurdes sont bizarrement en consonance avec les discours sur le charisme de la parole hitlérienne et l'influence hypnotique qu'il exerçait prétendument sur les foules ; on ne pouvait pas l'entendre sans le croire – il serait donc normal qu'on ne puisse pas le lire sans le croire.

### POSTULAT DÉMOCRATIQUE

À l'évidence, rhétorique, argumentation et démocratie sont liées. N'ayant pas davantage de compétences en science politique qu'en histoire, je ne tenterai pas de théoriser les relations opposant la démocratie aux différentes formes de régimes autoritaires au-delà des quelques observations suivantes. La démocratie ne s'oppose pas au seul totalitarisme ; il existe une grande variété de régimes non démocratiques : absolutisme, aristocratie, autocratie, autoritarisme, despotisme (oriental ou éclairé), dictature (militaire, prolétarienne), fascisme, monarchie, oligarchie, terrorisme d'État, technocratie, théocratie, tyrannie, etc. La démocratie grecque était compatible avec l'esclavage. L'expression du peuple par les élections est un ingrédient essentiel de la démocratie, mais le suffrage universel a pu être restreint au suffrage « universel » masculin ou à une minorité argentée (démocratie censitaire), tout en conservant un régime démocratique de droit. En régime authentiquement démocratique, le plein exercice de la démocratie peut être suspendu pour une période déterminée en cas d'état d'urgence, les capacités exécutives passant *de facto* aux technocrates. Enfin, toutes ces catégories pro-



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

duites par la science politique occidentale oublie qu'il y a des sociétés qui sont régies par des régimes coutumiers qu'on aurait du mal à faire entrer dans ces cadres, sans parler des sociétés entières plongées depuis des générations dans la guerre et le chaos.

Le postulat démocratique lie, de manière essentielle, argumentation, rhétorique et démocratie. Il est exprimé de façon à la fois claire et prudente par Perelman et Olbrechts-Tyteca :

1. « La naissance d'un régime de liberté et de démocratie servirait à l'essor de la rhétorique et à son importance philosophique, alors que la constitution d'un état autoritaire entraînerait son déclin. C'est dans cette perspective qu'est jugée aujourd'hui la controverse opposant les sophistes à Platon, qu'est expliquée par Gwynn le déclin de la rhétorique suite à l'avènement de l'empire romain, qu'est présenté le rôle de la rhétorique médiévale, que sont expliqués l'essor et le déclin de la rhétorique de la Renaissance. N'est-ce pas de la même façon qu'il faudrait expliquer le renouveau contemporain de la théorie de l'argumentation » ([1959] 1970 : 29) ?

Ces réflexions sur l'argumentation rhétorique et la démocratie ont été développées en français notamment par Philippe Breton (2008) et Emmanuelle Danblon (2004). Le postulat démocratique est exposé sous diverses formes dans les affirmations suivantes, relevées dans les actes des colloques de l'International Society for the Study of Argumentation, tenus à Amsterdam en 1999, 2003 et 2007, et précisément consacrés à l'argumentation :

2. « *[A]rgument in some form is an intrinsic part of democracy or at least that it is a necessary concomitant to democracy* » (Young et Launer, 1999 : 903) ;

3. « *It is precisely the consideration of imagined or real receivers [...] that is the foundation of rhetorical talk ancient as well as modern, on the inherent relation between rhetoric and democracy as the model for the organization of our society* » (Sigrell, 2003 : 966) ;





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

4. « *In classical democracy, John Quincy Adams once declared, «eloquence was POWER» (Williams et Young, 2007: 1495);*
5. « *DEMOCRACY AND DELIBERATIVE RHETORIC ARE CO-DEPENDANT. If rhetoric is considered, as Weaver puts it «in the whole conspectus of its function» [...], then we view phrases such as «rhetorical democracy» (see Hauser) as redundant. Rhetoric and democracy are innately cognates. It is only when rhetoric is shorn of aspects of its function, such as invention or its deliberative dimension, that it survives in truncated forms in a non-democratic, closed political system» (Williams et Young, 2007: 1495);*
6. « *Historically, democracy and training in argumentation and rhetoric have flourished together, as in classical Athens and the Roman Republic, and they have withered together, as in Imperial Rome and any number of authoritarian regimes throughout history (it is reputed that one of Lenin's first acts after the Bolshevik's ascent to power was to ban Aristotle's Rhetoric). [...] The historical pattern follows from the intractable connection between rhetoric and democracy» (Williams et Young, 2007: 1496);*
7. « *Argumentation/persuasion/rhetoric are the agencies of democracy» (Williams et Young, 2007: 1096);*
8. « *The ability to argue well is the alternative to mere violence. We rhetoricians use to claim it is not by chance rhetoric and democracy was born at the same time in Ancient Greece» (Sigrell, 2007: 1288).*

Deux types d'arguments sont ainsi donnés en faveur de la relation intime entre la démocratie et la rhétorique-argumentation, un argument *a priori* et des arguments historiques, *a posteriori*. L'assimilation *a priori* affirme l'identité des deux concepts, comme semblent le faire les propositions 3, 4 ou 5. Les arguments *a posteriori* sont fondés sur un argument de fait, la naissance concomitante, comme le soulignent 1 et 7; ou sur un argument inductif, l'argument de l'évolution parallèle, comme l'affirment 1 ou 6, à partir de quelques moments cruciaux de ces



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

évolutions. En ce qui concerne l'argument de l'évolution parallèle, il faut observer qu'en France, la III<sup>e</sup> République, régime incontestablement démocratique, s'est établie contre des courants impériaux-royalistes, certainement moins démocratiques. Or, c'est ce régime démocratique qui a banni la rhétorique de l'université, tout en promouvant son exercice de façon spectaculaire. Il faut donc distinguer entre une rhétorique dite architectonique d'un point de vue épistémologique, mais en fait totalitaire par sa prétention à régenter tous les savoirs, et une rhétorique démocratique qui a su définir ses champs et ses conditions de pertinence. La démocratie peut légitimement se méfier de la rhétorique. Certains démagogues sont d'excellents orateurs. Si l'éloquence, c'est le pouvoir, comme le veut la proposition 4, ce l'est pour tout le monde, pour le démocrate Jean Jaurès comme pour le démagogue d'extrême droite ; les capacités rhétoriques de H. ont joué un rôle essentiel dans sa prise de pouvoir. La langue est, selon Ésope, la meilleure et la pire des choses, et la rhétorique a une double figure (voir Danblon, 2004 : 7-10).

L'argumentation liée à la démocratie est typiquement l'argumentation politique et non pas, par exemple, l'argumentation sur le meilleur genre de poésie. Or, par argumentation politique, on peut entendre argumentation soit dans le *discours de la prise de décision politique*, soit dans le *discours de la propagande politique* lui-même, discours de la communication politique (qui inclut le discours de la communication de la décision). La première forme d'argumentation politique en démocratie n'est pas un discours public ; les conseils des ministres ne sont pas publics. D'autre part, il faut tenir compte du fait qu'un discours totalitaire peut se développer dans un régime correctement démocratique, comme ce fut le cas du discours nazi dans la République de Weimar.

Par « *intrinsic part* » (2), « *innately cognates* » (5) ou « *inherent relation* » (3), on peut comprendre que la rhétorique-argumentation est une condition nécessaire de la démocratie : aucun régime ne peut se dire démocratique et exclure la



## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

rhétorique-argumentation. S'il y a démocratie, il y a nécessairement rhétorique-argumentation ; si un régime exclut l'exercice de la rhétorique-argumentation, ce n'est pas un régime démocratique. C'est ce qu'exprime clairement la proposition 2 en parlant de relation « *necessary concomitant* ». Cette proposition est à l'évidence vraie pour le discours de la propagande-communication. Quant aux discours décisionnels, toutes les délibérations qui précèdent la décision se font dans un cadre institutionnel déterminé, et la décision elle-même est un acte d'exercice de l'autorité et du pouvoir, même en démocratie.

S'agit-il en outre d'une condition *suffisante*, suffit-il qu'un régime utilise – un peu, beaucoup – la rhétorique-argumentation pour qu'il soit, ne soit pas démocratique ou quelque part entre les deux ? Deux remarques à ce sujet. D'une part, la discussion des rapports entre argumentation et démocratie se doit de tenir compte des institutions et des systèmes légaux qui organisent la parole démocratique et, entre autres, l'exercice démocratique de l'argumentation. Ce qui fait la démocratie, c'est l'existence de ce que nous avons appelé des *sites argumentatifs* (Plantin, 2005 : chapitre 4, § 7). D'autre part, savoir si telle forme de discours est ou non une argumentation n'est pas une question à laquelle il conviendrait de répondre par oui ou par non ; il faut distinguer des degrés et des formes d'argumentativité (§ 4). Il en va peut-être de même pour la notion de démocratie, qui connaît des variantes, des formes et des degrés. Bref, il semble difficile de trancher sur l'argumentation démocratique et la propagande totalitaire par des argumentations *a priori* sur les définitions des termes en faisant l'économie de l'examen de cas concrets. C'est ce que nous nous proposons de faire à propos de *MK*, qui reste le prototype d'apologie du totalitarisme génocidaire.

ARGUMENTATION DANS *MK*

La première édition de *MK* paraît en deux tomes, le premier en 1925, le second l'année suivante. On trouve facilement l'édi-



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

tion de 1942, en un seul tome, que le Reich offrait aux jeunes mariés ; c'est à cette version (notée *MK*) que renvoient ici les citations en allemand. Les droits sur *MK* appartiennent au Land de Bavière, qui en interdit la publication jusqu'en 2015 ; l'ouvrage passera alors au domaine public. Une édition scientifique est en préparation et doit paraître en 2016. En français, on dispose de la traduction intégrale de Jean Gaudefroy-Demonbynes et André Calmettes, publiée en 1934 contre la volonté de H. Cette édition est en vente libre. Elle est précédée d'un « Avertissement des éditeurs », ainsi que d'un « Avertissement au lecteur », dont l'insertion a été ordonnée par un arrêt de la Cour d'appel de Paris du 11 juillet 1979 ; la comparaison de ces deux avertissements est riche d'enseignements. Il y a quelques différences entre le texte de la traduction française, fondée sur l'édition de 1933, et le texte allemand de l'édition de 1943 ; les citations notées *MK-vf* renvoient à cette traduction. Nous avons également utilisé la traduction anglaise de James Murphy, datée de 1939<sup>7</sup>.

## LES PRINCIPES

Les principes de la propagande sont exposés au chapitre « La propagande de guerre » (t. 1, chapitre 6), qui débute par une analyse de la propagande pendant la Première Guerre mondiale ; si la propagande diffusée en temps de guerre est prise pour modèle de la propagande en temps de paix, c'est que, pour H., le monde est dans un état de guerre permanente. H. rattache sa vision de la propagande à deux modèles : la propagande de guerre alliée pendant la Première Guerre mondiale et la propagande publicitaire ; il reprend largement dans ce chapitre les idées de Gustave Le Bon sur la psychologie des foules (voir Turpin, 2012). Les principes essentiels de la propagande totalitaire sont les suivants :

---

7. Elle a fait l'objet d'une transcription dans le site Project Gutenberg Australia : [<http://gutenberg.net.au/ebooks02/0200601.txt>], (17 mai 2013).





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

- Elle est un moyen, « elle doit en conséquence être jugée du point de vue du but » (*MK-vf*: t. 1, 178). Le but essentiel est la victoire « dans une lutte que soutient un peuple pour son existence sur terre », c'est-à-dire une lutte à mort. En conséquence, « toutes considérations esthétiques ou humanitaires se réduisent à néant » (*MK-vf*: t. 1, 178), en particulier, comme disait Moltke, « les procédés les plus brutaux [sont] les plus humanitaires » (*MK-vf*: t. 1, 179) : en d'autres termes, *tuer vite* est le principe humanitaire fondamental ;
- Sa tâche est « [d']attirer l'attention des masses sur des faits, événements, nécessités, etc., déterminés [...] ». Ici, l'art consiste exclusivement à procéder d'une façon tellement supérieure, qu'il en résulte une conviction générale sur la réalité d'un fait, la nécessité d'un événement, le caractère juste d'une nécessité » (180 ; voir annexe 1). Elle est faite « pour convaincre » (186), c'est-à-dire pour « enivrer [les] hommes » (185) ;
- Elle est opposée à l'instruction, à « l'acquisition des connaissances » (181), à « l'explication scientifique » (180), à « la réflexion » (184) ;
- Elle doit « toujours s'adresser uniquement aux masses » (180), à « la multitude », à « la foule ». Les masses sont opposées à « ceux qui cherchent à s'instruire » (181), aux « intellectuels » (180). En tant que « féminine » (184), la masse est « guidée par ses sens » (184). Elle est sous l'emprise « de l'imagination » et « dominée par l'instinct » (181) ; la propagande doit « toujours faire appel au sentiment et très peu à la raison » (181), puisque « la faculté d'assimilation de la grande masse n'est que très restreinte, son entendement petit, par contre son manque de mémoire est très grand » (181) ;
- Son niveau intellectuel est déterminé par celui de son public ; plus précisément, elle s'exerce « dans la limite des



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

- facultés d'assimilation du plus borné parmi ceux auxquels elle doit s'adresser» (181);
- Dans ses prises de position, elle doit être «systématiquement unilatérale»: «[Q]ue dirait-on, par exemple, d'une affiche destinée à vanter un savon et qui en même temps indiquerait que d'autres savons sont "bons"?» (183; voir annexe 2). Elle n'a pas à «doser le bon droit des divers partis [...] [ni à] rechercher objectivement la vérité si celle-ci est favorable aux autres et à l'exposer aux masses sous couleur d'une équité doctrinaire» (183). Autrement, elle risque de «faire naître le doute» (184), ce qu'il faut éviter à tout prix;
  - Son efficacité dépend de la répétition. Puisque la masse n'assimile ni ne comprend rien, la propagande doit «se limiter à un petit nombre d'objets, et les répéter constamment» (185), «à coup de formules stéréotypées» (182);
  - En conclusion, elle ne doit donc pas être conduite par «des esthètes et des gens blasés» (185) ou par «nos insipides "hommes d'État"» (185), mais par des gens comme H. lui-même: si on lui avait confié la propagande allemande pendant la Première Guerre, «le sort de la lutte se serait annoncé autrement» (188).

Légitimité du crime, mépris de l'humanité comme de la vérité et de la raison: c'est par cette propagande que H. enivre la masse, à la fois définie comme stupide, ignorante et bornée, et comme le *Herrenvolk*, le peuple des seigneurs.

## H. ORATEUR

H. est fasciné par la puissance de la parole tribunitienne. Son ami d'enfance Kubizek rapporte qu'à 16 ans, à Linz, H. s'enthousiasme pour l'opéra de Wagner, *Rienzi, le dernier des tribuns*; il s'identifie à Rienzi et clame: «Je serai un tribun populaire» (cité par Hamann, [1995] 1996: 40. Je traduis). Il s'engage





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

dans de longues déclamations, qui ont des allures d'«exercices oratoires» éprouvants pour ses amis, contraints d'y assister. Il s'agit toujours de monologues, car «[i]l ne supporte pas la contradiction» (41). Durant ses années viennoises (1905-1913), H. apparaît en résumé comme «un disputeur colérique qui voulait toujours avoir raison et rabaissait ses interlocuteurs» (575). C'est donc par la parole qu'il entre en politique. Selon la thèse de Joachim Fest, cette entrée est tardive, malgré ce qui est dit dans *MK*, où H. déclare que, dans les jours suivant l'armistice du 11 novembre 1918, il «décid[a] de faire de la politique» (*MK*-vf: t. 1, 205). Curieusement en effet, *MK* ne fait état d'aucune initiative pratique personnelle allant dans le sens de cette décision. H., qui est toujours mobilisé, mentionne seulement le fait qu'il «reçoit l'ordre de prendre part à un cours» (207). D'après *MK*, c'est à cette occasion qu'H. prit pour la première fois la parole en public, non pas comme orateur mais comme contradicteur; l'événement est rapporté comme suit:

Un jour, je demandai à prendre part à la discussion. Un des participants crut devoir rompre une lance en faveur des Juifs et commença à les défendre en de longues considérations. Ceci m'incita à la contradiction. La très grande majorité des participants du cours adoptèrent mon point de vue. Le résultat fut que, quelques jours après, j'entrai dans un des régiments alors en garnison à Munich à titre d'officier éducateur<sup>8</sup> (213-214; voir annexe 3).

Dans le cadre de la promotion qu'il a reçue pour ce brillant fait d'armes, il est chargé du «cours de propagande et d'éloquence pratique» (Fest, 1973: 128; voir aussi *MK*-vf: t. 1, 227). Cette nouvelle fonction l'enthousiasme: «[J]e commençai avec la plus

---

8. D'après Fest (1973: 235), Hitler usurpe ici le titre de *Bildungsoffizier*; il devint en fait V-Mann, «homme de confiance», titre «à la douteuse réputation» (128, n. 2), c'est-à-dire agent de liaison, homme à tout faire, mouchard...



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

grande joie et la plus grande ardeur. Maintenant, en effet, se présentait à moi l'occasion de parler devant un plus nombreux auditoire et ce dont j'avais toujours eu la prescience se trouvait aujourd'hui confirmé : je savais parler» (*MK-vf*: t. 1, 214 ; voir annexe 4).

Il se représente une seconde fois dans une scène du même genre, où il apporte la contradiction à un intervenant qui prône « la lutte pour la "séparation" de la Bavière d'avec la "Prusse" » :

Alors je ne pus m'empêcher de demander également la parole et de dire au savant monsieur mon opinion à ce sujet. Finalement, l'orateur abandonna le local comme un caniche aspergé d'eau, avant que j'aie fini de parler. Pendant que je parlais, on m'avait écouté avec étonnement (*MK-vf*: t. 1, 217 ; voir annexe 5).

À la suite de cette intervention remarquée, il intègre le Parti ouvrier allemand<sup>9</sup>. Comme dans le cas précédent, l'intervention de H. est une réaction polémique indignée. Fest remarque qu'il « ne demandait la parole que dans les cas où il pouvait riposter sur le ton de la polémique. Ses idées n'étaient pas convaincantes par leur évidence mais par leur maniabilité, non par leur vérité mais par leur aptitude à être utilisées comme des armes » (1973 : 143). La contradiction le met en rage :

Dès la première phrase concernant le Traité de Versailles, on vous jetait à la tête la réplique stéréotypée : « Et Brest-Litovsk, Brest-Litovsk ! » Les masses hurlaient cela à perte de souffle ou jusqu'à l'enrouement, ou bien jusqu'à ce que le conférencier renonçât finalement à sa tentative de les persuader. On aurait voulu se casser la tête contre le mur par désespoir devant un peuple pareil ! (*MK-vf*: t. 2, 462 ; voir annexe 6)

---

9. C'est-à-dire le *Deutsche Arbeiterpartei*, fondé en 1919, qui deviendra, en 1920, sous l'impulsion de H., le *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*.





RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

L'autorévélation définitive, le passage de H. dialecticien colérique à H. orateur, eut lieu le 16 octobre 1919, à l'occasion de la première grande réunion publique où un temps de parole lui avait été accordé :

Vingt minutes m'avaient été accordées dans cette première réunion, que l'on peut appeler publique, pour conserver la parole : je parlai pendant trente minutes. Et ce que j'avais simplement senti au fond de moi-même, sans en rien savoir, se trouva confirmé par la réalité : je savais parler ! Au bout de trente minutes, toute la petite salle était électrisée (*MK*-vf : t. 1, 354 ; voir annexe 7).

«*Ich konnte reden!*» («Je savais parler!») ou, comme l'écrivent les traducteurs de Fest : «[J]e sus depuis que j'étais un orateur» (1973 : 136). H. se veut orateur à succès et, pour cela, conformément au principe de répétition, il se répète. Il trouve ainsi son salut dans l'éloquence : «[Â]gé de trente ans, l'éloquence dont il venait seulement de découvrir véritablement la puissance de persuasion paraissait lui offrir le moyen de résoudre le dilemme de sa vie manquée sans qu'il possédât encore une notion précise de son avenir» (Fest, 1973 : 137). C'est comme génie oratoire que H. autostylise dans *MK* cette activité de «démagogue théâtral» (150), que Charlie Chaplin exposera au monde entier.

LA «LÉGENDE DU CHARISME DE HITLER»

H. est indiscutablement un orateur à succès. La propagande du parti nazi fait argument de ses compétences rhétoriques :

Une affiche, qui annonçait sa présence, le désignait, dès le mois de mars 1920 comme un «orateur brillant» et faisait miroiter aux auditeurs la perspective «d'une soirée absolument sensationnelle». [...] Les procès-verbaux du temps qui ont été conservés reflètent les triomphes de l'orateur avec une naïveté qui paraît leur conférer un caractère d'authenticité (Fest, 1973 : 150).



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

Ernst Röhm est « impressionné comme à peu près tout le monde par le génie oratoire du jeune agitateur » (148), dont le succès ira grandissant. Lorsque, en 1921, H. prend le pouvoir à l'intérieur du *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* par son premier putsch, c'est ce talent qui est mis en avant par l'ancien appareil pour justifier sa reddition totale, « reconnaissant [son] énorme savoir, les services [qu'il a] rendus avec un rare dévouement à l'intérêt du parti, ainsi que [son] éloquence exceptionnelle » (cité par Fest, 1973 : 164). Un témoin décrit dans les mêmes termes l'effet de ce discours :

À cet instant, mes facultés critiques furent obnubilées. [...] Ses mots étaient comme des coups de fouet. [...] Regardant autour de moi, je vis que des milliers d'auditeurs étaient comme un seul homme sous l'emprise de sa force de suggestion. [...] On ne pouvait comparer cette métamorphose qu'à une conversion religieuse (cité par Fest, 1973 : 182).

Ian Kershaw rapporte également le témoignage d'un admirateur qui se dit « envoûté » ([1991] 1995 : 85). Fest décrit ainsi l'effet de la parole rhétorique hitlérienne : H. montre des « talents d'hypnotiseur » (1973 : 153), une parole qui « [ensorcelle] les foules » (150), « [des] pouvoirs d'apparence médiumnique » (145), « une puissance démoniaque » (187). Kershaw, plus réservé au sujet de tels « pouvoirs », parle néanmoins d'auditoire « électrisé » (85), de « la virtuosité [de H.] à manipuler les foules » (87) et confirme que « sa rhétorique fit des merveilles » (99). Cette vision magique des choses fournit une justification commode aux hommes ordinaires : si H. dispose de tels pouvoirs hypnotiques et démoniaques, il est certain que son auditoire ne peut qu'y succomber, sans qu'il y ait ni responsabilité ni culpabilité de sa part. La situation est celle que met en scène Fritz Lang, justement en 1922, dans la seconde partie de *Docteur Mabuse, le joueur*, intitulée « Inferno, une pièce sur les hommes de ce temps », où le procureur von Wenk, hypnotisé et suggestionné par Mabuse, se précipite vers la mort au volant de sa voiture.





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

En termes rhétoriques, ces pouvoirs merveilleux conférés à la parole de H. renvoient à la question de l'*ethos* oratoire. En termes wébériens, les personnalités dotées d'un tel pouvoir, ou auxquelles on attribue un tel pouvoir, sont dites « charismatiques ». Tout en constatant les qualités d'orateur de H., les historiens se sont attachés à montrer comment a été construite et répandue la « légende du charisme de Hitler » (Herbst, 2010 : 61 *sqq.* Je traduis). Kershaw souligne que ces pouvoirs prétendument magiques sont parfois inopérants ; tout le monde ne ressent pas le même envoûtement : « “Quelle sorte d'impression faisait-il ? Toujours celle d'un cerveau fêlé avec sa coupe de cheveux et sa moustache en brosse”, se souvient une femme alors mère de famille » (Kershaw, [1991] 1995 : 102). D'autre part, le charisme rhétorique opère sur les convaincus : « [A]vant de voir Hitler en chair et en os ou de succomber à son “charisme” la plupart des sympathisants du national-socialisme étaient probablement demi-convaincus » (96) ; autrement dit, ce n'est pas le charisme de l'orateur qui produit la conviction dans l'auditoire, mais la demi-conviction inhibée de l'auditoire qui crée le charisme de l'orateur. C'est exactement ce que dit le témoignage de l'enthousiaste cité plus haut qui se poursuit ainsi : « Naturellement, j'étais mûr pour cette expérience. J'avais trente-deux ans. Déçu et las » (cité par Fest, 1973 : 182). C'est une question d'accords entre l'orateur et son auditoire :

Le phénomène par lequel l'agitateur Hitler réussit à remuer les masses ne s'explique que partiellement par son éloquence inhabituelle et ses ruses. Tout aussi importante fut l'intuition avec laquelle il sut déceler les dispositions du bourgeois plein d'amertume et répondre à ses aspirations. Il a vu là lui-même le véritable secret du grand orateur : il se laissera toujours porter par la grande masse, dit-il, de sorte qu'instinctivement il trouvera toujours les paroles nécessaires pour arriver droit au cœur de ses auditeurs (Fest, 1973 : 175).





DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

De fait, le « raté Adolf Hitler était capable de créer ce lien avec ceux qui se trouvaient confrontés de manière immédiate aux mêmes détresses » (1973 : 175).

Enfin, ce charisme n'est pas, comme voudrait le faire croire sa propre propagande, un don, un pouvoir inné, transcendant, que la providence aurait accordé au Führer ; c'est un montage. Il est possible de retracer les étapes essentielles de la construction du « culte de Hitler » (voir Kershaw, [1991] 1995). L'ouvrage de Ludolf Herbst *Hitlers Charisma* (2010) est consacré à cette tâche. Bien qu'H. ait possédé un talent rhétorique certain (voir Herbst, 2010 : 103), « ce n'est pas en tant que porteur d'un charisme qu'Hitler est entré en 1919 sur la scène historique » (Herbst, 2010 : 109. Je traduis), mais en tant que créature de l'armée, de la *Reichwehr*. Ses discours attiraient par leurs thèmes : le sort injuste fait à l'Allemagne par le traité de Versailles, le coup de poignard dans le dos et surtout l'antisémitisme virulent qui faisait consensus avec son auditoire : « [S]ur ce thème [l'antisémitisme], Hitler obtenait son succès principalement par la dérision, le sarcasme et l'ironie » (2010 : 120). Il surexcitait par des blagues antisémites un auditoire déjà fanatiquement antisémite. Herbst déplace la problématique du charisme de H. vers la communauté (*Gefolgschaft*) de fidèles qui lui attribuaient ce charisme. Ce n'est pas la personnalité qui crée le groupe de fidèles, mais quelques fidèles « apôtres du charisme de Hitler » (Kershaw, [1991] 1995 : 42) qui produisent H. comme « Führer » ; leur travail est de « styliser Hitler comme Führer » (Herbst, 2010 : 140). Brigitte Hamann remarque que, pendant sa période viennoise,

personne n'avait remarqué la « force irrésistible », plus tard devenue proverbiale, exercée par ses yeux bleus ou par une quelconque autre force. Hitler avait suivi des cours d'éloquence auprès d'un acteur, répété ses gestes devant un miroir, et les avait fait immortaliser par la photo afin de s'améliorer. On en vient à soupçonner que cette prétendue force de suggestion exercée par ses yeux était également le fruit d'un entraînement ([1995] 1996 : 576. Je traduis).





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

Hamann mentionne également les compétences de H. dans la mise en scène de théâtre et d'opéra, et évoque les coulisses où il mettait au point ses futurs effets. Cet entraînement prosaïque doit être soigneusement occulté ; il est évident qu'un messie ne s'entraîne pas devant la glace à bénir les foules<sup>10</sup>.

### LES CIRCONSTANCES DES PRISES DE PAROLE

H. fait ses débuts d'orateur dans les très nombreuses réunions organisées par le *Deutsche Arbeiterpartei*, qui a commencé comme une « modeste association raciste de buveurs de bière » (Fest, 1973 : 139) et qu'H. transforme en « un parti de combat, bruyant et soucieux de publicité » (137). H. prend la parole dans 31 des 48 réunions organisées de novembre 1919 à novembre 1920 (150). *MK* accorde une place importante aux circonstances du discours. H. se fait en particulier gloire d'être un tribun et non un orateur de salon : « [Q]ue d'autres se contentent de s'étirer dans leurs fauteuils, quant à nous, nous monterons sur les tables des brasseries » (*MK*-vf : t. 2, 150). Il est particulièrement soucieux de la mise en scène de ces lieux, de l'acoustique (176) et du moment de ses interventions : l'obscurité des soirées est plus propice à la réception du message que la clarté du matin.

### LE COCKTAIL PERSUASIF : LA PAROLE, LE CÉRÉMONIAL, LA TERREUR

Il est évident que la force irrésistible du discours nazi n'est pas déterminée par le caractère éventuellement convaincant de son seul contenu verbal. La parole rhétorique entre dans un cérémonial et est encadrée par la terreur : « Hitler a toujours veillé à ne pas négliger la valeur publicitaire du recours à la

---

10. Pensons à la scène où Julien surprend le jeune évêque d'Agde occupé à « donn[er] gravement des bénédictions du côté du miroir » dans *Le rouge et le noir* (chapitre 28).



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

force brutale en dehors de l'utilisation des moyens de propagande rhétorique et liturgique» (168). C'est d'ailleurs cette « synchronisation du cérémonial et de la terreur [...] [qui] s'est révélée la trouvaille publicitaire la plus efficace d'Hitler» (149). Ce cérémonial d'opéra prendra toute son ampleur après son accession au pouvoir. La fanatisation des bourreaux, la terreur, la recherche de l'affrontement, la provocation et l'intimidation physique des adversaires : elles ont été, dès l'origine, coordonnées à sa stratégie rhétorique.

## TROIS PASSAGES ARGUMENTATIFS

*MK* est un ouvrage de propagande : toutes ses autres fonctions sont subordonnées à ce fait. Il contient des éléments de traité et de guide pratique de propagande politique qui sont eux-mêmes des faits de propagande. Il contient une autofiction – « Comment j'ai toujours été Adolf Hitler » –, qui sert sa propagande ; il s'agit moins d'un *Bildungsroman*, roman de formation par les expériences traversées (comme la Grande Guerre), que des étapes de sa révélation à lui-même. Par exemple, il ne dit pas comment, par quel entraînement, il est devenu orateur, mais dans quelles circonstances il a pris conscience qu'il était un orateur.

H. est le seul auteur officiel de *MK*. Le narrateur est un « je » qui est aussi le personnage principal. L'ouvrage présente ainsi des traits autobiographiques, mais restylisés dans une perspective de propagande. Il contient également l'exposé d'une doctrine. À la lecture de *MK*, Heinrich Himmler se demandait s'il avait affaire à saint Jean ou au Christ ; on pourrait dire aux deux, et autre chose encore : non seulement H. s'annonce comme son propre saint Jean, mais aussi il s'annonce comme le Christ, et il est en outre son propre évangéliste.





RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

LE TRAITEMENT DES OBJECTIONS INTERNES : LA QUESTION SYNDICALE

Comme nous l'avons vu, H. prétend subjuguier son auditoire par la parole et la fascination et, en cas d'échec, par la violence. Au début du chapitre «La question corporative», il aborde un problème qui se pose à son «mouvement», celui des syndicats ouvriers :

La rapide croissance du mouvement nous obligea, dans le courant de l'année 1922, à prendre position sur une question qui n'est pas encore résolue définitivement aujourd'hui.

Dans notre tentative d'étudier les méthodes qui pourraient vite et facilement ouvrir au mouvement le chemin du cœur des masses, nous nous heurtions toujours à l'objection que le travailleur ne pourrait jamais nous appartenir complètement, tant que la représentation de ses intérêts, dans le domaine purement professionnel et économique, serait entre les mains d'hommes ayant d'autres idées politiques que nous.

Cette objection était sérieuse. L'ouvrier qui exerçait une profession ne pouvait pas vivre sans être membre d'un syndicat. Non seulement sa valeur professionnelle était protégée dans ce cadre, mais son métier même n'avait une garantie de durée que par le syndicat. La majorité des ouvriers se trouvait dans des sociétés coopératives. Celles-ci avaient, en général, combattu pour les salaires et arrêté les barèmes de tarifs qui assuraient à l'ouvrier un certain revenu. Sans doute les résultats de ces combats profitèrent à tous les ouvriers de la profession, et des conflits de conscience durent se livrer particulièrement chez un homme honnête, quand il empochait le salaire acquis de haute lutte par les syndicats, quoiqu'il se fût tenu hors du combat.

Avec les entreprises bourgeoises normales on pouvait difficilement traiter ce problème (*MK-vf* : t. 2, 592-593 ; voir annexe 8).

Dans ce passage, H. envisage ce qu'il appelle une objection (*Einwand*). D'une façon générale, le statut interactionnel de l'objection est différent de celui de la réfutation. Alors que la seconde est portée par un contradicteur radical qui prétend



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

détruire le discours, l'objection peut être formulée par un membre du même camp ou par le locuteur lui-même. L'objection ne brise pas l'allégeance discursive si elle vient d'un tiers ; si elle est formulée par le locuteur lui-même, elle correspond à une stratégie d'interrogation feinte, qui lui permet de renforcer l'orientation argumentative générale de son discours. Autrement dit, le locuteur qui formule et prend en compte une objection n'entre pas forcément dans un dialogue avec ses opposants réels ; nous avons vu ci-dessus quelle était l'attitude de H. envers eux.

En l'occurrence, l'objection renvoie à un débat en cours dans le parti nazi sur la stratégie à adopter à l'égard du mouvement ouvrier ; elle est de la forme suite : « Ce que tu proposes n'est pas réalisable, parce que, etc. » Le problème est celui des organisations syndicales. D'une part, elles sont aux mains de ses adversaires politiques et, d'autre part, leur action va indéniablement dans l'intérêt des masses ouvrières ; il s'ensuit qu'il va être difficile de soustraire ces masses aux organisations qui les défendent si bien : le problème est crucial, puisque le parti nazi s'affiche comme le parti des travailleurs allemands (*Deutsche Arbeiterpartei*) et non pas, par exemple, comme celui des paysans. H. amplifie ensuite le discours porteur de l'objection : l'importance du rôle des syndicats est non seulement incontestée mais également proclamée, les résultats concrets obtenus au bénéfice des ouvriers sont reconnus, énumérés et célébrés. Ce discours n'a rien à voir avec, par exemple, une ligne de propagande qui s'en prendrait aux syndicats en disant qu'ils sont incapables d'améliorer la condition des ouvriers.

Dans le passage qui suit le paragraphe cité, H. poursuit en soulignant encore la nécessité des syndicats, « aussi longtemps qu'il y aura des êtres humains assujettis à des patrons ne possédant aucun sentiment de leurs devoirs sociaux, ni même simplement d'humanité<sup>11</sup> » (*MK-vf* : t. 2, 593). Il se peut que cette

---

11. Sur le plan des principes, la propagande et l'action nazies ne s'embarrassent pas du sentiment d'humanité (voir ci-dessus « Les



célébration des réalisations des syndicats au profit des ouvriers, dans un langage de gauche, soit l'expression d'une stratégie insincère, mais l'organisation de l'argumentation n'en est pas perturbée. Cette volonté de prise en charge verbale des intérêts matériels de ce qui constitue, pour lui, le peuple est un aspect important de la propagande politique nazie<sup>12</sup>. La question globale est fragmentée en quatre sous-questions, par une technique de division parfaitement courante. H. leur apporte les réponses qui sont les siennes, et résout définitivement le problème des relations patronat-syndicat par l'évocation de ce que sera leur « coopération réciproque dans le cadre commun d'une communauté populaire » (*MK-vf*: t. 2, 595), c'est-à-dire dans « l'état raciste nazi » (594); c'est maintenant à la propagande de convaincre les ouvriers que leurs besoins seront encore mieux pris en compte dans ce nouvel État.

Un problème crucial – la stratégie à mettre en œuvre à l'égard du mouvement ouvrier –, une mise en scène d'une difficulté pratique et le développement d'une « objection », un étayage méthodique par division de la question et, en conclusion, l'affirmation d'un choix stratégique : la structure argumentative de cet exposé est claire et banale. Dire cela n'est pas dire qu'H. est gentil ou bien intentionné à l'égard des ouvriers, c'est simplement schématiser à gros traits une structure discursive, traitant une objection interne, à laquelle il estime pouvoir répondre. D'autres contradictions au sein du mouvement, celle que lui apportaient Röhm et les SA par exemple, ont été résolues d'une tout autre manière.

---

principes»); mais on voit ici qu'on peut toujours y faire appel, en interne, si cela peut être utile. Cette aisance à se contredire est un trait du discours de propagande, qu'il partage avec la *doxa*.

12. La mise au pas des syndicats ouvriers aura lieu en 1933 (voir Broszat, [1975] 1985 : 221 *sqq.*)

DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

## LES PROTOCOLES DES SAGES DE SION

Fest remarque qu'H. «alla jusqu'à faire ses maîtres à penser des prétendus Sages de Sion, car même si le caractère apocryphe de leurs protocoles était démontré, leurs thèses machiavéliques pouvaient être présentées sous un jour tout aussi convaincant» (1973 : 145). Le processus de ce retournement est exprimé dans le passage suivant, tiré du chapitre «Le peuple et la race» :

Les «Protocoles des Sages de Sion» que les Juifs renient officiellement avec une telle violence, ont montré d'une façon incomparable combien toute l'existence de ce peuple repose sur un mensonge permanent. «Ce sont des faux», répète en gémissant la Gazette de Francfort et elle cherche à en persuader l'univers ; c'est là la meilleure preuve qu'ils sont authentiques. Ils exposent clairement et en connaissance de cause ce que beaucoup de Juifs peuvent exécuter inconsciemment. C'est là l'important. Il est indifférent de savoir quel cerveau juif a conçu ces révélations ; ce qui est décisif, c'est qu'elles mettent au jour, avec une précision qui fait frissonner, le caractère et l'activité du peuple juif et, avec toutes leurs ramifications, les buts derniers auxquels il tend. Le meilleur moyen de juger ces révélations est de les confronter avec les faits (*MK-vf* : t. 1, 307 ; voir annexe 9).

Les Protocoles des Sages de Sion sont un faux document – déclaré tel dès 1925 –, ouvertement antisémite. Écrit en russe en 1901 par Mathieu Golovinski, informateur pour la police du tsar alors en poste à Paris, l'ouvrage veut faire croire qu'il existait une conjuration menée par un conseil de Juifs et de francs-maçons, afin d'anéantir la chrétienté et de dominer le monde. Toujours en circulation, ce faux a servi et continue à servir le discours antisémite, particulièrement le discours nazi (voir Taguieff, 1992). Il constitue le paradigme de la théorie du complot (voir Danblon et Nicolas, 2010).





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

On a affaire à un argument d'autorité positif, lorsqu'une proposition est considérée comme valide en raison de l'expertise ou du statut prestigieux de la personne qui la soutient. On peut également argumenter par l'autorité négative radicale : « X est vrai puisque mes adversaires soutiennent que X est faux » ou « Tout ce que je dis est vrai, tout ce que disent mes opposants est faux ». Cet argument a l'air d'une blague, comme le montre la description méprisante qui est donnée de l'instance portant la contradiction (l'*ethos* du contradicteur), la *Gazette de Francfort*, qui « gémi[t] » devant « l'univers ». Mais il peut sans doute très bien fonctionner devant des convaincus et même acclamé par un auditoire de buveurs de bière racistes. Mais l'argumentation qui suit change le statut des Protocoles : « Même si c'est un faux, ce qu'ils disent est vrai. » Il s'agissait, dans la première version, d'un rapport ayant le statut d'un aveu, c'était donc forcément la vérité. Dans la seconde version, la question de l'authenticité est évacuée. Il s'agit maintenant d'un schéma de la réalité. Les Protocoles sont rapportés non plus à leur source, mais à une structure du monde, dont ils fourniraient le modèle : « Le meilleur moyen de juger ces révélations est de les confronter avec les faits. » On a affaire à une abduction. Dans le premier cas, c'était le texte qui éclairait la réalité, c'est maintenant la réalité qui éclaire et atteste la vérité des Protocoles. Dans le premier cas, il y a projection du texte sur la réalité, l'étayage vient du dire : on soutient que « c'est vrai parce que les Protocoles le disent » ou « l'avouent ». Dans le second cas, il y a projection de la réalité sur le texte, l'étayage vient de la réalité : on soutient que « les Protocoles sont véridiques parce que la réalité le prouve ». C'est la stratégie du changement de fusil d'épaule qui, dans l'enquête policière, correspond à : « Tu es un voleur, tu l'as avoué ; et de toute façon, on a de quoi le prouver. » Dans le premier cas, rien ne dit que le complot s'est réalisé (vouloir faire) ; dans le second cas, il a pris forme dans le monde (avoir fait). En philosophie du langage, on parle de *direction of fit* : dans le cas du complot, comme dans celui de la promesse, le texte guide l'action sur le





DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

monde qui *doit s'adapter* au langage ; dans le cas de la description, ou de l'inférence abductive, c'est le langage qui *se révèle adapté* à la structure du monde.

Si l'on admet la règle normative qui demande qu'un discours soit jugé non pas en fonction de ceux qui le soutiennent, mais à partir de ses propres mérites, H. renforce ainsi sa position, et pour le réfuter, on est renvoyé à la tâche infinie d'avoir à réfuter toute sa construction idéologique. Règles et opérations argumentatives continuent donc à fonctionner dans des discours délirants et criminels.

BRAUNAU AM INN, UNE PETITE VILLE SUR LA FRONTIÈRE.

LA MISSION ET SA JUSTIFICATION

À la première page de *MK*, H. énonce et argumente le contenu d'une mission et se désigne comme le héros chargé de son accomplissement ; les premières lignes reprennent ainsi le *topos* de la naissance prédestinée du héros :

Une heureuse prédestination m'a fait naître à Braunau Am Inn, bourgade située précisément à la frontière de ces deux États allemands, dont la nouvelle fusion nous apparaît [du moins à nous les jeunes] comme la tâche essentielle de notre vie, à poursuivre par tous les moyens» (*MK*-vf: t. 1, 17 ; voir annexe 10, § 1).

Plus loin, H. revient sur sa stylisation comme porteur d'une mission assignée par le destin : «[C]est ainsi que la situation de ma ville natale m'apparaît comme le symbole d'un grand devoir» (*MK*-vf: t. 1, 17). Fest et Zehnpfennig utilisent la notion de stylisation, «stylisation de soi» pour «*Selbststilisierung*» (Zehnpfennig, [2000] 2006 : 44) à propos de la représentation que H. donne de lui-même dans *MK*. Ce thème est un leitmotiv de la biographie de Fest : «Il n'y a guère d'exemple dans l'histoire qu'un homme ait apporté une application aussi méthodique et aussi méticuleuse à styliser son image et à la rendre





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

humainement indéchiffrable» (1973 : 3). Dans le cas de H., on a affaire à une stylisation charismatique, dont la fonction est de fonder une leçon, un enseignement, une doctrine (Zehnpfennig, [2000] 2006 : 43) et, surtout, une autorité qui pourra, dans tous les dires suivants, servir de fondement à n'importe quel type d'affirmation.

Cette stylisation est à l'œuvre dès les premiers mots de *MK*. H. se pose, en son principe, comme objet (passif) d'une « heureuse prédestination » qui lui a été assignée par une puissance surnaturelle, le destin ; il est le héros (actif) chargé d'une mission, « la tâche d'une vie ». Il ne nous dit pas que lors de sa naissance il y eut de grands signes dans le ciel attestant de l'arrivée d'un nouveau messie (voir ci-dessus « La "légende du charisme de Hitler" ») ; ce n'est pas un ange qui lui a dit « Va ! », mais c'est la position géographique de son lieu de naissance, un sol, qui lui signifie sa mission. *Signifier* est à prendre ici dans ses deux sens, soit « signifier quelque chose », être le signifiant d'un contenu, et « signifier quelque chose à quelqu'un », faire savoir de façon explicite. Le territoire est un texte signifiant une mission, H. est né là où sa mission était inscrite, il a su lire ce langage et il ne peut s'y dérober.

Dans le texte allemand, H. désigne sa ville natale comme « *ein kleines Grenzstädtchen* », avec deux diminutifs hypocoristiques, l'adjectif *klein* (« petite ») et un suffixe diminutif affectif « *-chen* ». Il est plaisant de voir la future annexion brutale de l'Autriche au Reich présentée sous des couleurs aussi bucoliques, encore soulignées par l'image du « nid perdu » (*dieses unscheinbare Nest*), utilisée dans le paragraphe suivant. Sur le plan des faits, mis à part ce premier élément de stylisation, Braunau « ne joua pas de rôle dans le développement d'Adolf » (Fest, 1973 : 8). Le contenu de cette mission est ensuite précisé et justifié :

L'Autriche allemande doit revenir à la grande patrie allemande et ceci, non pas en vertu de quelconques raisons économiques. Non, non : même si cette fusion, économiquement



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

parlant est indifférente ou même nuisible, elle doit avoir lieu quand même. Le même sang appartient à un même empire. Le peuple allemand n'aura aucun droit [moral] à une activité politique coloniale tant qu'il n'aura pu réunir ses propres fils en un même État. Lorsque le territoire du Reich contiendra tous les Allemands, s'il s'avère inapte à les nourrir, de la nécessité de ce peuple naîtra son droit moral d'acquérir des terres étrangères. La charrue fera alors place à l'épée, et les larmes de la guerre prépareront les moissons du monde futur (*MK*-vf: t. 1, 17; voir annexe 10, § 2).

C'est la future dévastation du monde qu'annonce cette éloquence sonore et grandiloquente sous la forme d'un chiasme où s'énoncent et s'échangent en parallèle l'appel au laboureur et celui au guerrier. On s'étonne qu'H. ait osé déclarer ses intentions; mais s'il n'est peut-être pas indiqué pour le stratège de les découvrir, c'est dans la nature du messie d'annoncer sa mission. Rappelons que l'annexion de l'Autriche forme donc le premier point du programme de *MK*. En 1925, Hitler, qui y est né, n'avait pas encore réglé son problème de désertion et restait sous le coup d'une menace d'expulsion vers ce pays. Son annexion à l'Allemagne nazie, l'*Anschluss*, ainsi annoncée dès 1925, sera réalisée le 11 mars 1938, par un coup d'État organisé par le parti nazi autrichien, suivi de l'entrée de la Wehrmacht en Autriche.

Le passage cité contient une argumentation dont la conclusion, «[l']Autriche allemande doit revenir à la grande patrie allemande», est appuyée sur une prémisse générale, «[l]e même sang appartient à un même empire», avec la prémisse particulière sous-entendue, qui veut que «l'Autriche allemande et la grande patrie allemande sont de même sang». La forme de l'argumentation est la suivante: «Les choses de même couleur doivent être rassemblées»; «A et B sont bleus»; donc «A et B doivent être réunis». On peut se demander pourquoi ce n'est pas l'Allemagne qui devrait être rattachée à l'Autriche pour former un même reich, mais on aboutit toujours à un reich. La répétition de l'adjectif *allemand* dans la conclusion ajoute une allure





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

analytique au raisonnement, c'est-à-dire l'auto-argumente ; par exemple, un énoncé comme « L'Autriche doit revenir à l'Allemagne » serait dépourvu d'un tel trait ; l'adjectif *allemande*, dans « Autriche allemande », a une valeur explicative. La logique de ce principe place tout pays ou région où il y a du « sang allemand » sous la menace de l'annexion. *MK* ment sur beaucoup de choses, mais pas sur les intentions de son auteur. Le problème avec cette argumentation n'est pas celui de sa forme, mais de sa prémisse générale. Elle introduit le délire obsessionnel du sang et, au-delà, celui de la race, puisque « la nationalité, ou, pour mieux dire, la race, ne dépend pas de la langue, mais du sang » (*MK-vf* : t. 2, 387), qui ne sont pas autrement développés dans ce passage.

Hitler examine parallèlement l'argumentation fondée sur les « raisons économiques ». La question de l'intérêt économique est un classique des topiques de la prise de décision politique, à la base de la traditionnelle guerre de conquête, d'annexion ou de pillage. Hitler semble d'abord rejeter totalement la pertinence de telles raisons, en envisageant le cas le plus défavorable : « [M]ême si cette fusion, économiquement parlant est indifférente ou même nuisible, elle doit avoir lieu quand même » ; dans la hiérarchie des valeurs, le *topos* de l'*intérêt économique* est absolument subordonné à celui du *sang*. Les raisons de sang sont donc transcendantes, incommensurables à toutes les autres, mais cela ne veut pas dire que les autres ne puissent pas être appelées à la rescousse. La suite immédiate montre en effet que l'argument de l'intérêt n'est pas écarté mais simplement réservé. Il sera mis en avant dans un futur hypothétique, « [l]orsque le territoire du Reich contiendra tous les Allemands », et sous l'empire de la nécessité, c'est-à-dire « s'il s'avère inapte à les nourrir ». L'argument des intérêts introduit ainsi la thématique de l'espace vital (*Lebensraum*), coordonnée à celui de la parenté de sang (*Blutverwandtschaft*). Le conflit des valeurs délirantes est résolu en termes de subordination logique, de priorité et de succession temporelle ; c'est un cas typique de hiérarchisation des valeurs.



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

Le paragraphe suivant apporte une nouvelle légitimation, par l'histoire :

Elle a d'autres titres à fixer le souvenir. Ce nid perdu fut, il y a plus d'un siècle, le théâtre d'une poignante tragédie qui demeura immortelle dans les annales de la nation allemande. C'est là en effet que, lors du plus complet effondrement qu'ait connu notre patrie, un libraire de Nuremberg, Johannes Palm, mourut pour cette Allemagne qu'il aimait si ardemment jusque dans son malheur. Il avait obstinément refusé de livrer ses complices, d'ailleurs les principaux responsables. Comme Leo Schlageter l'avait fait. Comme lui aussi, il fut dénoncé à la France par un représentant du gouvernement. Un directeur de police d'Augsbourg s'acquittait cette triste gloire et donna ainsi l'exemple aux autorités néo-allemandes du Reich de Severing (*MK-vf*: t. 1, 17-18).

On passe maintenant aux procédés épидictiques. Alors qu'H. légitimait précédemment sa mission par la géographie, c'est maintenant l'histoire qui est invoquée à l'appui de sa propre héroïsation, par l'intermédiaire de la figure de Johannes Palm, fusillé par les troupes napoléoniennes. Le patriote Palm se voit ainsi intégré au martyrologue nazi, dans une série historique, où il trouve son correspondant contemporain dans la figure d'Albert Leo Schlageter, un membre des corps francs condamné à mort par un tribunal militaire français, puis exécuté en 1923 pour ses actes de résistance active contre les troupes d'occupation françaises.

Cette geste multiséculaire, où se manifestent régulièrement des incarnations du *Volk* héroïque, est un élément essentiel de la propagande nazie : *MK* est dédié aux 16 militants nazis morts lors de la tentative avortée du coup d'État de 1923. Les vies des martyrs nazis forment un vaste corpus d'*exempla*, que le discours nazi utilise abondamment dans des argumentations par l'imitation de modèles et le rejet d'antimodèles, suivant le thème religieux du sacrifice total de l'individu ; cet appel sera porté à son paroxysme pendant la guerre, lorsque, devant l'évidence de





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

la défaite, Joseph Goebbels fait appel au sacrifice total de l'Allemagne. L'épidictique est binaire : aux deux figures du bien sont opposées deux figures du mal, « un représentant du gouvernement » pour Palm et, pour Schlageter, Carl Severing, homme politique allemand, social-démocrate, ministre de l'Intérieur au moment de l'occupation franco-belge de la Ruhr en 1923. L'histoire est un éternel retour de figures superposables sur fond de guerre à mort, où le passé est tout entier inscrit dans l'actuel. H. peut, par ce biais, ouvrir une nouvelle ligne argumentative, la critique du gouvernement de Weimar.

Par les célébrations épideictiques, la communauté célèbre et renforce les incarnations de ses valeurs. Palm et Schlageter sont des figures de la résistance à l'occupant, français en l'occurrence. Ils pourraient sans doute être placés au panthéon d'une droite nationaliste pas forcément nazie. La III<sup>e</sup> République avait elle-même ses héros résistants à l'occupation prussienne de l'Alsace-Lorraine. Il n'y a pas de caractère immanent qui permette de trancher sur la nature politique de l'exercice épideictique. En particulier, il n'y a aucune raison de penser qu'on puisse établir *a priori* des nuances en matière de croyance absolue ou relative entre les modalités d'adhésion aux récits des vies héroïques des uns, des autres et des troisièmes. L'étude des pratiques épideictiques d'une communauté est une autre affaire, à proprement parler *intercommunautaire* : quel est le sort réservé à l'épideictique des autres, de la minorité et des minorités ? On est renvoyé à la question du cadre légal et institutionnel qui régit la communauté. Ce n'est pas en scrutant la pratique épideictique qu'on peut définir la démocratie ; c'est la démocratie qui apporte ses garanties à la pratique épideictique. Cette pratique est démocratique ou totalitaire, selon qu'elle est exercée dans un régime démocratique ou totalitaire.

Les conclusions qu'on peut tirer des trois cas rapidement envisagés dans ce paragraphe convergent, qu'il s'agisse de la prise en charge du traitement d'une objection, de la pratique de la déduction imparable ou de la réfutation infaillible, ou de



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

l'appel épideictique au sentiment d'identification héroïque. On voit au premier coup d'œil que ces « techniques discursives » relevées dans la « Bible du nazisme » sont parfaitement *banales*. Cela ne veut pas dire qu'elles sont pour autant *valides*, ni que les prémisses qui leur servent de point de départ sont *vraies* ou *acceptables* et que, en conséquence, elles *provoquent l'adhésion* de l'esprit aux thèses vers lesquelles elles sont orientées. H. était non seulement un admirateur d'Arthur Schopenhauer, il était aussi un émule brillant de son *Art d'avoir toujours raison* (1864), qui pourrait bien être l'une des clés pour la compréhension de l'usage totalitaire de l'argumentation.

## CONCLUSION

En parlant des idées exposées dans *MK*, Kershaw prend comme un fait que « *their internal coherence (given their irrational premises) allows them to be described as an ideology (or in Hitler's terminology, a "world-view")* » ([1988] 2001 : 244). Amossy souligne que « le langage totalitaire autorise le raisonnement. Il conduit bien de prémisses partagées à des conclusions par une démarche logique » (2012 : 90). Comme le demande très bien Antoine Vitkine, dont nous généralisons la question : qui donc pourrait avoir besoin qu'on « [lui] prouve le manque de rigueur, les failles conceptuelles, les défauts logiques d'une idéologie qui envoya à la mort des millions de personnes ? » (2009 : 248) ; Vitkine en appelle ainsi à l'évidence de la réfutation par les conséquences, la dévastation et la mort.

Mais les fascistes espagnols criaient bien « *Viva la muerte!* ». On n'en finit jamais, comme le dit Günter Grass. Danblon (2005 : chapitre 3) souligne justement que la pratique argumentative démocratique demande une prise en compte de la réfutation, une ouverture au contre-discours et à la critique : l'argumentation est une forme de raisonnement révisable. L'éducation valorise justement la qualité poppérienne du discours argumentatif, c'est-à-dire son ouverture à la réfutation. Si un discours fermé à





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

la réfutation n'est pas forcément un mauvais discours (la démonstration est fermée à la réfutation), il n'en reste pas moins qu'un discours holiste, fortement structuré par une *Weltanschauung* saturée de notions floues, s'autorisant l'erreur, riant de ses propres mensonges n'est pas facile à réfuter. La notion de critique du discours utilisée par l'argumentation est locale, elle traque le maillon faible : telle argumentation est mal construite, tautologique, elle repose sur telle prémisse fausse ou mensongère, elle est floue, etc. Mais elle n'a pas développé d'instruments capables de traiter le «filet argumentatif» en tant que tel, autrement que par conjonction de réfutations locales, ce qui ramène l'argumentatif au démonstratif – et, encore, à une vision réductrice de la démonstration ; c'est en corps constitué qu'une *Weltanschauung* argumentée affronte le monde et la réfutation.

L'argumentation n'est pas l'«universelle panacée» qui va nous guérir du «totalitarisme» et porter remède à tous les maux de la démocratie. On aimerait que la relation de l'argumentation à la propagande soit simple, et qu'il soit possible d'aligner la première de ces activités sur la notion respectée de démocratie, et la seconde sur le rejet du totalitarisme, ce qui permettrait en particulier de trancher la question de l'engagement social du chercheur en argumentation (voir Heinich, 2002). Mais les choses sont plus compliquées : d'abord parce que l'argumentation s'articule nécessairement à un travail scientifique ; ensuite parce que l'exercice de l'argumentation est encadré par des dispositifs institutionnels et légaux, eux-mêmes révisables et présentés comme tels, qui sont le fondement de la démocratie.

L'argumentation a quelque chose à voir avec le vraisemblable (voir Amossy, 2012 : 91), le vraisemblable étant défini comme le révisable, comme meilleure approche du vrai qu'il est possible de mener *hic et nunc*. Mais cela ne signifie pas que l'argumentation soit coupée de la vérité. Le discours argumentatif a quelque chose à voir avec la prise en compte de la vérité, la destruction du mensonge et la rectification de l'erreur, c'est-à-dire, dans le cas présent, avec la prise en compte du travail des





DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

historiens. Contrairement à ce que dit la théorie classique de l'*inventio*, il est impossible de fonder tant l'argumentation sociale que l'argumentation scientifique en exploitant le magasin poussiéreux et mal rangé des idées générales sur lesquelles il y aurait un consensus immédiat : pas d'argumentation sans information ; l'information développée par l'argumentation n'est pas juste là, à portée de la main ou au fond de l'encrier, elle est le fruit d'un travail intellectuel spécifique. Établir et diffuser une information fiable et pondérée est la tâche de la science, de l'histoire en l'occurrence, et l'université est chargée de son exécution.

L'argumentation s'exerce sur des sites extrêmement divers dont les règles spécifiques définissent ce qu'est la rationalité démocratique. Elle suppose, en vrac, l'allocation du pouvoir au peuple, un système de vote et la tenue d'élections, la séparation des pouvoirs, des systèmes variés de contrôle des pouvoirs et de contre-pouvoirs, la liberté d'expression et d'association, la sécurité juridique, le droit de réponse, un statut pour l'opposition, le respect des minorités, la promotion des différences d'opinion et le développement des sites argumentatifs pour les discuter ; chez le citoyen, elle suppose en outre le sens de l'intérêt collectif, la disposition à respecter les lois, décrets, règlements, l'amour de la liberté, de l'égalité et de la fraternité en ce qui concerne la France, l'acceptation du système d'impôts et taxes en vigueur, etc. La production permanente de ces institutions est une tâche militante politique. Ce n'est que dans le cadre de telles institutions démocratiques que peuvent se développer les vertus démocratiques de l'argumentation ; elles peuvent même laisser aux argumentateurs tous les coups tordus qui correspondent à leurs façons bizarres de voir le monde : si les institutions sont solides, elles sauront réguler les relations entre les parties elles-mêmes et entre les parties et la société. L'argumentation politique, comme les autres formes d'argumentation, suppose une opération de triangulation : elle ne se joue pas dans le face à face, mais dans une interaction tripolaire, où le troisième pôle est





RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

formé par les institutions qui délèguent leurs représentants, bons ou mauvais, à leur image et à notre image.



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSCOMBRE, Jean-Claude, et Oswald DUCROT (1983), *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.
- AMOSSY, Ruth (2012), «Les avatars du raisonnement partagé: langage, manipulation et argumentation», dans Laurence AUBRY et Béatrice TURPIN (dir.), *Victor Klemperer. Repenser le langage totalitaire*, Paris, CNRS Éditions, p. 79-91.
- BARRÈS, Maurice (1902), *Scènes et doctrines du nationalisme*, Paris, F. Juven.
- BRETON, Philippe (2008), *Convaincre sans manipuler*, Paris, La Découverte.
- BROSZAT, Martin ([1975] 1985), *L'État hitlérien. L'origine et l'évolution des structures du III<sup>e</sup> Reich*, traduit par Patrick Moreau, Paris, Fayard.
- BURKE, Kenneth ([1939] 1974), «The rhetoric of Hitler's *Battle*», dans *The Philosophy of Literary Form*, Berkeley, University of California Press, p. 191-220.
- CENTRE DE RECHERCHE INTER-LANGUES SUR LA SIGNIFICATION EN CONTEXTE (CRISCO) (2013), *Dictionnaire électronique des synonymes*, Caen, Université de Caen Basse-Normandie, [En ligne], [<http://www.crisco.unicaen.fr/des>], (9 mars 2013).
- DANBLON, Emmanuelle (2004), *Argumenter en démocratie*, Bruxelles, Labor.
- DANBLON, Emmanuelle (2005), *La fonction persuasive. Anthropologie du discours rhétorique*, Paris, Armand Colin.
- DANBLON, Emmanuelle, et Loïc NICOLAS (2010), «Modernité et théories du complot: un défi épistémologique», dans Emmanuelle DANBLON et Loïc NICOLAS (dir.), *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS Éditions, p. 11-22.
- DOMENACH, Jean-Marie ([1950] 1979), *La propagande politique*, Paris, Presses universitaires de France.





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

- EEMEREN, Franx H. van, et Rob GROOTENDORST (1992), *Argumentation, Communication, Fallacies*, Mahwah, Lawrence Erlbaum.
- FEST, Joachim (1973), *Hitler*, vol. 1 : *Jeunesse et conquête du pouvoir, 1889-1933*, traduit par G. Fritsch-Estrangin *et al.*, Paris, Gallimard.
- HAMANN, Brigitte ([1995] 1996), *Hitlers Wien. Lehrjahre eines Diktator*, München/Zürich, Piper.
- HERBST, Ludolf (2010), *Hitlers Charisma. Die Erfindung eines deutschen Messias*, Frankfurt am Main, Fisher.
- KANT, Emmanuel (1848), «Fondements de la métaphysique des mœurs», dans *Critique de la raison pratique*, précédée de *Fondements de la métaphysique des mœurs*, traduit par Jules Barni, Paris, de Ladrangé, p. 1-126.
- KERSHAW, Ian ([1991] 1995), *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, traduit par Jacqueline Carnaud et Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard.
- KERSHAW, Ian ([1998] 2001), *Hitler 1889-1936. Hubris*, London, Penguin Books.
- KLEMPERER, Victor ([1947] 2002), *LTI, la langue du Troisième Reich*, traduit et édité par Élisabeth Guillot, Paris, Albin Michel.
- KOREN, Roselyne (2012), «Langage et justification implicite de la violence: le cas de l'«amalgame»», dans Laurence AUBRY et Béatrice TURPIN (dir.), *Victor Klemperer. Repenser le langage totalitaire*, Paris, CNRS Éditions, p. 93-105.
- LITTRÉ, Émile (1873), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette.
- PACKARD, Vance (1957), *The Hidden Persuaders*, New York, D. McKay.
- PERELMAN, Chaïm, ([1959] 1970), «Les cadres sociaux de l'argumentation», dans *Le champ de l'argumentation*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles.



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

- PERELMAN, Chaïm, et Lucie OLBRECHTS-TYTECA ([1958] 1988), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles/Paris, Éditions de l'Université libre de Bruxelles/Presses universitaires de France.
- PLANTIN, Christian (2005), *L'argumentation*, Paris, Presses universitaires de France.
- PLANTIN, Christian (2011), *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthodes pour l'étude du discours émotionné*, Berne, Peter Lang.
- PLANTIN, Christian (à paraître), *Dictionnaire de l'argumentation*, Lyon, ENS Éditions.
- REY, Alain (dir.) ([1992] 1998), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.
- SCHOPENHAUER, Arthur ([1864] 1969), *Die Kunst, Recht zu behalten*, Frankfurt am Main, Vorbemerkung.
- SIGRELL, Anders (2003), «Progymnasmata, pragmadialectics and pedagogy», dans Frans H. van EEMEREN *et al.* (dir.), *Proceedings of the Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SicSat, p. 965-968.
- SIGRELL, Anders (2007), «The normativity of the progymnasmata exercises», dans Frans H. van EEMEREN *et al.* (dir.), *Proceedings of the Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SicSat, p. 1285-1289.
- TAGUIEFF, Pierre-André (1992), «Introduction à l'étude des Protocoles, un faux et ses usages dans le siècle», dans [Mathieu GOLOVINSKI (1901)], *Protocoles des Sages de Sion*, édité sous la direction de P.-A. Taguieff, Paris, Berg International, vol. 1.
- TCHAKHOTINE, Sergueï (1939), *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard.
- TCHOUECHOV, Victor (1999), «Totalitarian argumentation: Theory and practice», dans Frans H. van EEMEREN *et al.* (dir.), *Proceedings of the Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SicSat, p. 784-785.





## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

- TURPIN, Béatrice (2012), «Sémiotique du langage totalitaire», dans Laurence AUBRY et Béatrice TURPIN (dir.), *Victor Klemperer. Repenser le langage totalitaire*, Paris, CNRS Éditions, p. 60-75.
- VITKINE, Antoine (2009), *Mein Kampf. Histoire d'un livre*, Paris, Flammarion.
- WALDENFELS, Georg von (1995), «Die Symbole der Nazis müssen verboten bleiben», *Focus Magazin*, vol. XXXVII, n° 2, [En ligne], [[http://www.focus.de/kultur/diverses/standpunkt-die-symbole-der-nazis-muessen-verbotten-bleiben\\_aid\\_154178.html](http://www.focus.de/kultur/diverses/standpunkt-die-symbole-der-nazis-muessen-verbotten-bleiben_aid_154178.html)], (26 février 2013).
- WILLIAMS, David Cratis, et Marilyn J. YOUNG (1999), «The final days: The development of argumentation in the Soviet Union», dans Frans H. van EEMEREN *et al.* (dir.), *Proceedings of the Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SicSat, p. 903-908.
- WILLIAMS, David Cratis, et Marilyn J. YOUNG (2007), «Argumentation and education: Preparing citizens in culture of democratic communication», dans Frans H. van EEMEREN *et al.* (dir.), *Proceedings of the Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SicSat, p. 1495-1501.
- ZEHNPFENNIG, Barbara ([2000] 2006), *Hitlers Mein Kampf. Eine interpretation*, Munich, Wilhelm Fink.
- ZENTNER, Christian ([1974] 2011), *Adolf Hitlers Mein Kampf. Eine kommentierte Auswahl*, Berlin, Ullstein Buchverlage.



## ANNEXES

## ANNEXE 1

*[D]ie Aufgabe der Propaganda liegt nicht in einer wissenschaftlichen Ausbildung des einzelnen, sondern in einem Hinweisen der Masse auf bestimmte Tatsachen, Vorgänge, Notwendigkeiten usw., deren Bedeutung dadurch erst in den Gesichtskreis der Masse gerückt werden soll.*

*Die Kunst liegt nun ausschließlich darin, dies in so vorzüglicher Weise zu tun, daß eine allgemeine Überzeugung von der Wirklichkeit einer Tatsache, der Notwendigkeit eines Vorganges, der Richtigkeit von etwas Notwendigem usw. entsteht (MK: 197).*

## ANNEXE 2

*Was würde man zum Beispiel über eine Plakat sagen, das eine neue Seife anpreisen soll, dabei jedoch auch jene andere Seifen als « gut » bezeichnet? (MK: 200)*

## ANNEXE 3

*Ich meldete mich eines Tages zur Aussprache. Einer der Teilnehmer glaubte, für die Juden eine Lanze brechen zu müssen, und begann sie in längeren Ausführungen zu verteidigen. Dies reizte mich zu einer Entgegnung. Die weitaus überwiegende Anzahl der anwesenden Kursteilnehmer stellte sich auf meinen Standpunkt. Das Ergebnis aber war, daß ich wenige Tage später dazu bestimmt wurde, zu einem damaligen Münchener Regiment als sogenannte « Bildungsoffizier » einzurücken (MK: 235).*



RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE. PERELMAN AUJOURD'HUI

ANNEXE 4

*Ich begann mit aller Lust und Liebe. Bot sich mir doch jetzt mit einem Male die Gelegenheit, vor einer Größeren Zuhörerschaft zu sprechen ; und was ich früher immer, ohne es zu wissen, aus dem reinen Gefühl heraus einfach angenommen hatte, traf nun ein : ich konnte « reden » (MK : 235).*

ANNEXE 5

*Da konnte ich denn nicht anders, als mich ebenfalls zum Wort zu melden und dem gelahrten Herrn meine Meinung über diesen Punkt zu sagen – mit dem Erfolg, daß der Herr Vorredner, noch ehe ich fertig war, wie ein begossener Pudel das Lokal verließ. Als ich sprach, hatte man mit erstaunten Gesichtern zugehört (MK : 238).*

ANNEXE 6

*Schon beim ersten Satz, der eine Kritik von Versailles enthielt, konnte man den Stereotypen Zwischenruf entgegengeschleudert erhalten : « Und Brest-Litovsk ? Brest-Litovsk ? » So Brüllte die Masse immer wieder und wieder, so lange bis sie allmählich heiser wurde, oder der Referent schließlich den Versuch, zu überzeugen, aufgab. Man hätte seinen Kopf gegen die Wand stoßen mögen von Verzweiflung über solch ein Volk (MK : 519)!*

ANNEXE 7

*Mir waren in dieser ersten als öffentlich anzusprechenden Versammlung zwanzig Minuten Redezeit zubilligt worden.*

*Ich sprach dreißig Minuten, und was ich früher ohne es irgendwie zu wissen, einfach innerlich gefühlt hatte, wurde nun durch die Wirklichkeit bewiesen : ich konnte reden ! Nach dreißig Minuten waren die Menschen in dem kleinen Raum elektrisiert,*





DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

*und die Begeisterung äußerte sich zunächst darin, das mein Appell an der Opferwilligkeit der Anwesenden zur Spende von dreihundert Mark führte (MK: 390-391).*

## ANNEXE 8

*Das schnelle Wachstum der Bewegung zwang uns, im Jahre 1922 zu einer Frage Stellung zu nehmen, die auch heute nicht restlos gelöst ist.*

*Bei unseren Versuchen, diejenigen Methoden zu studieren, die am ehesten und leichtesten der Bewegung den Weg zum Herzen der breiten Masse bahnen konnten, stießen wir immer auf den Einwand, daß der Arbeiter uns nie vollständig gehören könne, solange seine Interessenvertretung auf rein beruflichem und wirtschaftlichem Gebiet in den Händen Andersgesinnter und deren politischen Organisationen ruhe.*

*Diese Einwand hatte natürlich viel für sich. Der Arbeiter, der in einem Betrieb tätig war, konnte der allgemeinen Überzeugung nach gar nicht existieren, wenn er nicht Mitglied einer Gewerkschaft wurde. Nicht nur, daß seine beruflichen Belange dadurch allein geschützt erschienen, war auch seine Stellung im Betriebe auf die Dauer lediglich als Gewerkschaftsangehöriger denkbar. Die Majorität der Arbeiter befand sich in Gewerkschaftlichen Verbänden. Diese hatten im allgemeinen die Lohnkämpfe durchgeföhrt und die tariflichen Verträge abgeschlossen, die dem Arbeiter nun ein bestimmtes Einkommen sicherstellten. Ohne Zweifel kamen die Ergebnisse dieser Kämpfe allen Arbeitern des Betriebes zugute, und es mußten sich besonders für den anständigen Menschen Gewissenkonflikte ergeben, wenn er den von den Gewerkschaften erkämpften Lohn wohl einsteckte, aber sich selbst vom Kampf ausschloß.*

*Mit den normalen bürgerlichen Unternehmern konnte man über diese Probleme schwer sprechen (MK: 670).*





## ANNEXE 9

*Wie sehr das ganze Dasein dieses Volkes auf einer fortlaufenden Lüge beruht, wird in unvergleichlicher Art in den von den Juden so unendlich gehaßten «Protokollen der Weisen von Sion» gezeigt. Sie sollen auf einer Fälschung beruhen, stöhnt immer wieder die «Frankfurter Zeitung» in die Welt hinaus: der beste Beweis dafür, daß sie echt sind. Was viele Juden unbewußt tun mögen, ist hier bewußt klargelegt. Darauf aber kommt es an. Es ist ganz gleich, aus wessen Judenkopf diese Enthüllungen stammen, maßgebend aber ist, daß sie mit geradezu grauenerregender Sicherheit das Wesen und die Tätigkeit des Judenvolkes aufdecken und in ihren inneren Zusammenhängen sowie den letzten Schlußzielen darlegen. Die beste Kritik an ihnen jedoch bildet die Wirklichkeit (MK: 337).*

## ANNEXE 10

*1. Als glückliche Bestimmung gilt es mir heute, daß das Schicksal mir zum Geburtsort gerade Braunau am Inn zuwies. Liegt doch dieses Städtchen an der Grenze jener zwei deutschen Staaten deren Wiedervereinigung mindestens uns Jüngeren als eine mit allen Mitteln durchzuführende Lebensaufgabe erscheint!*

*2. Deutschösterreich muß wieder zurück zum großen deutschen Mutterlande, und zwar nicht aus Gründen irgendwelcher wirtschaftlicher Erwägungen heraus. Nein, nein: Auch wenn diese Vereinigung, wirtschaftlich gedacht, gleichgültig, ja selbst wenn sie schädlich wäre, sie müßte dennoch stattfinden. Gleiches Blut gehört in ein gemeinsames Reich. Das deutsche Volk besitzt so lange kein moralisches Recht zu kolonialpolitischer Tätigkeit, solange es nicht einmal seine eigenen Söhne in einen gemeinsamen Staat zu fassen vermag. Erst wenn des Reiches Grenze auch den letzten Deutschen Umschließt, ohne mehr die Sicherheit seiner Ernährung bieten zu können, erhebt aus der Not des eigenen Volkes das moralische*



DES ARGUMENTATIONS DANS *MEIN KAMPF*

*Recht zur Erwerbung fremden Grund und Bodens. Der Pflug ist dann das Schwert und aus den Tränen des Krieges erwächst für die Nachwelt das tägliche Brot. So scheint mir dieses kleines Grenzstädtchen das Symbol einer großen Ausgabe zu sein. Allein auch noch in einer anderen Hinsicht ragt es mahnend in unsere heutige Zeit. Vor mehr als hundert Jahren hatte dieses unscheinbare Nest, als Schauplatz eines die ganze deutsche Nation ergreifenden tragischen Unglücks, den Vorzug, für immer in den Annalen wenigstens der deutschen Geschichte verewigt zu werden. In der Zeit der tiefsten Erniedrigung unseres Vaterlandes fiel dort für sein auch im Unglück heißgeliebtes Deutschland der Nürnberger Johannes Palm, bürgerlicher Buchhändler, verstockter «Nationalist» und Franzosen Feind. Hartnäckig hatte er sich geweigert seine Mit- besser Hauptschuldigen anzugeben. Also wie Leo Schlageter. Er wurde allerdings auch, genau wie dieser, durch einen Regierungsvertreter an Frankreich denunziert. An Augsburger Polizeidirektor erwarb sich diesen traurigen Ruhm und gab so das Vorbild neudeutscher Behörden im Reiche des Herrn Severing (MK: 1-2).*



